

Brèves littéraires

Brèves

Le livre de poèmes

Emmanuel Bouchard

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2005). Le livre de poèmes. *Brèves littéraires*, (70), 73–77.

EMMANUEL BOUCHARD

Le livre de poèmes

à Claude Paradis

Cyprien ne lisait que des romans, ou presque. Sa bibliothèque en contenait de tous les genres : fantastiques, courtois, noirs, picaresques, nouveaux, policiers, épistolaires et réalistes. Lorsque, surgissant de l'escalier, sa femme le trouvait devant les rayons, un livre entre les mains, et qu'elle lui demandait ce qu'il faisait, c'était toujours la même réponse : « Le tour du monde, je fais le tour du monde ». Il disait juste : les romans le faisaient voyager de pays en pays, de siècle en siècle ; il y revenait sans cesse, obsédé par leurs itinéraires. Ils formaient ses plus beaux souvenirs et ses plus grands espoirs, à eux seuls...

...ou presque. Car il y avait encore le livre de poèmes que Cyprien avait acquis au cours de son adolescence et qu'il traînait depuis ce temps sur toutes les routes. Un livre qu'il avait parcouru mille fois, le plus souvent dans le désordre. Cyprien y cherchait çà et là les témoins de ses peines et les répliques de ses agitations, y fouillant en toute occasion dans un mouvement de profonde impudeur qui, dans les moments les moins sérieux, lui avait inspiré la réécriture de certains vers qu'il jugeait défailants.

Mais c'était habituellement sans sourciller sur les choix du poète qu'il prenait son crayon et ligotait d'un trait le passage dont il espérait conserver la mémoire. Et lorsqu'il y revenait, cinq ans plus tard, et qu'avec la même chaleur son cœur frissonnait au même endroit, pour la même raison, il ne pouvait poursuivre sans souligner le vers ou la strophe d'une nouvelle marque : le texte devait conserver la trace de ses débordements, comme un sentier, la course des promeneurs.

En d'autres occasions, il commentait simplement la tournure d'un vers, d'une manière toute scientifique, en des termes spécialisés ou spécieux. Il dissertait dans les marges ou au verso vierge d'une page, encerclant une expression trois fois plutôt qu'une, reliant l'un à l'autre les mots apparentés. Les réseaux lexicaux dessinés à travers le texte formaient d'étranges figures qu'il aimait suivre à chaque nouvelle lecture, cherchant là des réponses aux interrogations lancées par le poète. Il disait toujours de ces vers qu'ils étaient inépuisables, qu'il n'en viendrait jamais à bout, parce qu'il y découvrait sans cesse quelque beauté nouvelle. Bref... un livre auquel il aurait sacrifié le meilleur de ses romans. Un livre de poèmes.

Un jour de novembre qu'il était plongé dans la dernière œuvre de son romancier favori, il remarqua, en levant les yeux vers la bibliothèque, que le livre de poèmes avançait le dos plus que tous les autres, minutieusement alignés. Il quitta son fauteuil pour corriger l'anomalie, repoussant le livre indocile bien serré entre Gabrielle Roy et Georges Simenon. Là,

debout, tel un voyageur devant le tableau des départs, il mûrissait secrètement des projets de lectures ou de relectures, attiré dans tous les sens. Fidèle en même temps qu'infidèle aux œuvres qu'il chérissait, appelé de mille voix vers le monde qu'ouvrait en lui chaque titre, il hésitait à reprendre le roman commencé une heure plus tôt. Cinq minutes encore... seulement cinq minutes...

Il en était à M ou à N quand il revint vers le centre de la bibliothèque où le livre de poèmes avait repris sa mauvaise posture, propulsé au dehors par ceux dont il était l'étranger. D'un geste rapide, Cyprien s'en saisit, à peine surpris. Il retourna s'asseoir confortablement et, comme à son habitude, choisit une page au hasard et en fit la lecture.

*Toutes paroles me deviennent intérieures
Et ma bouche se ferme comme un coffre
[qui contient des trésors
Et ne prononce plus ces paroles dans le temps,
[des paroles en passage,
Mais se ferme et garde comme un trésor,
ses paroles
Hors l'atteinte du temps salissant,
[du temps passager.**

Il s'arrêta à cet endroit, tenté de lire en marge son propre commentaire daté de la décennie précédente ; il poursuivit cependant jusqu'au dernier vers, puis il reprit le poème du début. À proximité du fauteuil où Cyprien était assis, le vent qui entrait par la fenêtre

* Saint-Denys Garneau.

agitait les pages du roman abandonné sur la table de travail. Un bruit discret de feuilles froissées.

Il lut encore trois ou quatre pages du livre de poèmes, celles où la glose était moins abondante, et le posa sur la table, dans l'espoir que le vent en aérât les pages. Mais le carton de la couverture pesait ; le souffle du vent trop faible n'en viendrait pas à bout. Cyprien se replongea dans son roman.

Il lut trois ou quatre pages, celles où l'action commençait à se mettre en branle, dans l'espoir d'oublier le livre récalcitrant. Mais l'écriture du romancier pesait ; l'esprit du lecteur n'en viendrait pas à bout, pas ce jour-là.

Cyprien se leva de son fauteuil et s'assit à sa table.

Il ouvrit le livre de poèmes à la première page où l'on distinguait à peine le titre à travers les phrases et les commentaires distribués dans l'espace jadis vierge. Il tira d'un petit coffre à crayons une gomme à effacer et fit tout disparaître. Puis, il répéta l'opération pour chacune des pages du livre, hésitant au début, mais prenant bientôt une assurance qui l'étonna lui-même. Lorsqu'après quelques minutes il posa la gomme sur la table remplie de résidus, il eut l'impression d'avoir éliminé d'un coup tous ses efforts de compréhension de l'œuvre qu'il visitait sans se lasser depuis si longtemps. Mais il continua jusqu'à la quatrième de couverture, elle-même barbouillée d'une récente observation.

Cyprien prit le livre déchargé du plomb qu'il y avait fait entrer ces années durant et le replaça dans

la bibliothèque, entre Gabrielle Roy et Georges Simenon. Il se replongea dans le fauteuil, les yeux vides et les mains fermées, répétant mentalement les mots survivant à la bourrasque. Dépouillés de tout appui, abandonnés à la seule mémoire du lecteur, les vers jouaient une musique nouvelle ; figures inédites laissées à elles-mêmes, tranchantes, au centre de la page blanchie. Sur la table, les restes de gomme à effacer roulaient au vent, comme poussière de mots.